

Tentative d'approche expérientielle du "sens se faisant" Dans la suite du travail de Richir de "L'expérience de la pensée".

Pierre Vermersch

Tout en lisant et relisant le texte de Richir, en le reprenant pour repérer les points qui pourraient être éclaircis pour le rendre accessible à tous, je me disais que ce n'était guère satisfaisant du point de vue de la démarche expérientielle que je (nous) défendons depuis un peu plus de dix ans, puisqu'il n'y avait pas de vécu de référence spécifié (V1).

La réponse obligée à cette remarque était de suivre l'analyse de l'auteur en essayant de la rapporter à un vécu singulier et spécifié. Mais s'il fallait vraiment le faire, (n'étant pas à ce moment intérieurement en position -en disposition- de viser à vide un tel vécu), je restais assez inquiet sur la possibilité de saisir un tel moment de "sens se faisant". Mon impression superficielle était que ce type de vécu m'était familier et insaisissable. En tous cas, si je restais centré sur ce texte, et sur mon travail d'écriture il ne me venait pas d'exemple. Ce qui est paradoxal puisque étant en train d'écrire, j'aurais dû rencontrer de tels problèmes. Par exemple, pendant que j'écris, là maintenant, je me rend compte que j'écris des choses qui viennent facilement, une idée après l'autre, qui trouvent aisément leur formulation, un schéma d'écriture qui me guide, mais rien qui pose de véritable problème (en fait, il y a bien de petites suspensions dans l'écriture, mais très fugitives, et je les évalue intérieurement comme ne valant pas la peine de s'y arrêter, alors que mon superviseur intérieur me souffle que ce n'est pas sûr que cela n'ait pas d'intérêt, à quoi j'y réponds que peut-être il faudra y revenir plus tard quand un cas prototypique aura été exploré).

Je rencontre donc une première couche de difficultés, maintenant bien connues par l'accumulation d'expériences, mais toujours aussi difficile à dépasser.

Quand je ne me mets pas en disposition d'accueillir une expérience passée, si je ne fais qu'y penser marginalement tout en étant occupé à autre chose (écrire, répondre à un débat, convaincre les autres) alors je ne peux pas viser /accueillir/ explorer/ une expérience passée.

Encore une fois, l'acte de visée à vide qui est le préliminaire habituel de l'émergence d'un vécu passé, son remplissement intuitif graduel dans l'évocation, toute cette succession d'acte est incom-

patible avec la poursuite simultanée d'autres actes comme observer, convaincre l'autre, mener un raisonnement complexe etc. Non seulement, cela rend compréhensible la difficulté d'écrire sur le sujet tant que la visée à vide n'est pas amorcée, mais aussi la quasi impossibilité dans les débats, lors des séminaires et des colloques de se référer à un remplissement expérientiel, puisque cela n'est possible qu'à condition de se dégager du débat pour prendre le temps de changer d'actes et de se tourner vers son expérience pour la présentifier, ou réactualiser sa présentification, gage d'authenticité.

Le régime cognitif de discussion intellectuelle/conceptuelle est incompatible avec celui de présentification /description d'un vécu de référence. Les deux ne peuvent pas se dérouler en même temps. Comment apprendre à en tenir compte dans les colloques et autres séminaires ?

* * *

Dans ce que j'écris maintenant, il y a donc déjà plusieurs références temporelles, qu'il faudra distinguer soigneusement, pour garder la trace du cours d'expérience par lequel je suis passé, afin de le prendre comme objet d'analyse et de réflexion plus tard. (Plusieurs jours après avoir commencé cette écriture : Je dois vous prévenir que ce que vous avez lire, n'est pas un texte, c'est une transcription de vécu de travail. En conséquence vous allez être très souvent bousculé par les références temporelles, chaque moment où j'écris s'inscrit dans une suite temporelle simple qui est représenté en gros par le déroulement des paragraphes, en revanche ces paragraphes parlent de moments qui ne viennent pas dans l'écriture de manière linéaire, mais avec des anticipations, des retours, des reprises, des rétro propagations. J'ai essayé d'indiquer par des indices et des lettres les repères temporels et leur fonction (V1, V2, V3) et j'ai rajouté aujourd'hui mercredi – donc une semaine après le début de l'écriture- des sous-titres, tout ça pour faciliter le suivi, mais cela n'empêche pas les zigzags ! Donc attention ! Vous ne lisez pas un texte, (quoiqu'il soit écrit sous cette forme), mais une transcription de mes vécus de travail d'auto explicitation, avec toutes ses incohérences. Ce sont des matériaux apparaissant au fur et

à mesure et qui vont constituer les données de l'analyse à venir).

* Ante début t0 (la découverte de l'œuvre de Richir il y a quelques années, t1 la n^{ième} reprise de ces textes la semaine qui précède).

Il y a un temps t1, que je traite un peu de façon globale puisqu'il couvre la semaine qui précède, durant lequel j'ai lu et réfléchi sur les textes de Richir. En fait il y a longtemps que je tourne autour de ces idées et de ce texte (cf. le numéro 47 d'Expliciter) mais toujours sur le mode conceptuel, dans l'objectif de comprendre, d'utiliser une pensée qui me stimule, qui me donne à croire qu'il y a là une piste originale, utile au développement de l'explicitation phénoménologique. Cet ante début on peut le repérer comme t0, là aussi de manière globale, comme une période plus qu'un moment (je pourrais y distinguer le moment où j'ai lu ce chapitre pour la première fois, mais je ne crois pas que ce soit utile pour l'instant).

Donc déjà, t0, l'ante début de mon intérêt pour les textes de Richir, et plus spécifiquement la lecture de ce texte sur le sens se faisant et t1 la reprise, la semaine dernière, de ces textes suite au dernier séminaire du GREX, dans le projet d'écrire un commentaire facilitant.

*Jeudi t 3, 4, 5 préliminaires à l'écriture, prise de décision, délibération intime.

Là, jeudi, alors que je me suis décidé à écrire, et pendant que j'écris je le repère comme t6. Pourquoi cet indice n°6 ? Parce que si je suis en train d'écrire c'est que plusieurs choses se sont passées (à t3, t4, t5) qui constituent des étapes importantes d'hésitations, de doutes, de découvertes, de pensées légères, fugitives, parallèles à mes activités, qui m'ont progressivement (!) déterminées aujourd'hui à écrire.

* Mercredi V1, t2 le vécu de référence

Hier mercredi, t2, alors que j'étais en train de jouer à l'orgue un morceau facile de César Franck, que j'ai appris il y a longtemps (quinze ans peut être), mais que j'ai réappris à jouer en l'apprenant par cœur il y a deux ans, il m'est venu une pensée. Pensée, qui n'est pas neuve dans la mesure où depuis deux ans que j'apprends les morceaux de musique par cœur je me suis fait déjà plusieurs fois cette réflexion, sans jamais la pousser plus avant. Ou plutôt, sans jamais chercher à faire l'effort de dépasser l'impression que si j'avais à la décrire je ne saurais pas aller plus avant. Cette pensée (notait bien qu'aujourd'hui jeudi, j'écris sur hier en profitant déjà de l'action en retour des pensées survenues depuis hier) était que "c'était incroyable à quel point ce morceau avait changé pour moi, entre l'époque où j'ai appris à le jouer, et maintenant que je le joue par cœur en l'ayant réappris à la fois digitalement et mémoriellement".

En fait c'est autant une sensation qu'une pensée (Commentaire méthodologique : Je suis déjà passé en t7 là, c'est-à-dire dans un début de description de t2, stop ! Il ne faut pas que je commence tout de

suite à décrire ce vécu de référence). Le point important est que je me suis senti à nouveau incapable de caractériser en quoi c'était différent, à la fois j'en avais une forte sensation, cela se formulait aisément dans un jugement global de différence, et pourtant en imaginant quelqu'un qui me demanderait de décrire en quoi consiste cette différence, j'ai eu l'impression derechef que je ne saurais pas répondre autre chose que des balbutiements ! J'ai eu à nouveau et immédiatement la croyance forte que je ne saurais pas dépasser la difficulté à cerner en quoi consiste la différence (cette dernière phrase est écrite en t9 le vendredi début d'après midi).

A ce moment (toujours t2, mais après avoir joué le morceau jusqu'au bout) m'est venu comme une évidence que c'était exactement le type d'événement que décrivait Richir "d'un sens cherchant à se faire". Il y a une "idée" qui est là, qui peut se dire de manière générique (c'est différent !) et en même temps la sensation que son "plein" sens est encore à dire (en quoi est-ce différent ?) et même que j'aimerais pouvoir le dire.

Commentaire méthodologique : Ce n'est pas la première fois qu'une telle expérience de surgissement d'un exemple se produit. Quand nous avons travaillé dans "l'atelier de pratique phénoménologique" sur les émotions, et que nous avons décidé de nous référer à des exemples invoqués (donc à un moment de vécu passé, par opposition à des exemples provoqués délibérément) nous avons eu beaucoup de mal à trouver seuls de tels vécus, comme si le fait d'être en projet de saisir un moment d'émotion avait fait disparaître totalement la conscience d'avoir été ému et même la conscience réfléchie d'être ému. Nous nous retrouvions en train de chercher ou trouver du sable au Sahara. Quand nous n'étions pas en projet de décrire l'émotion et son apparition, nous étions tous convaincu que nous avions plein d'exemples, et au moment de le faire il n'y avait plus rien d'apparaissant ! Comme si, là, il y avait un geste technique, relevant d'une compétence de praticien phénoménologue, devant s'apprendre par transmission sociale (Vermersch, 2003) et s'exercer, en tous les cas pour le moment relativement inaperçu dans sa nécessité et sa difficulté. Pour moi, il me semble que si l'intention de trouver un exemple s'installe vraiment, alors la conscience réfléchie d'un vécu exemplaire est de l'ordre du surgissement. Alors que lorsqu'on est accompagné en entretien d'explicitation ce remplissage guidé est beaucoup plus facile à accomplir la plupart du temps.

Le moment d'exécution du morceau de musique au temps t2 sera donc le vécu de référence V1 de mon travail descriptif. C'est-à-dire le moment où la pensée me vient de la différence de ce morceau que je joue par rapport au moment où je l'ai appris et joué initialement. (Il pourrait sembler inutile de multiplier les notations : t2, indique une date unique, singulière, et du coup V1 aussi. Cependant l'indiquer comme V1 c'est lui donner un statut particulier, il s'agit du "vécu de référence", et il est nécessaire de le positionner dans le temps par rapport à l'ante début. D'autre part, V2 qui par définition est le "vécu d'explicitation" va s'étaler lui, sur de nombreux moments différents (t3, ...). Il en sera de même de V3, qui sera le vécu d'explicitation

prenant les actes de l'explicitation (V2) comme référence).

*Vendredi , t8 amorce de la description de V1

Si je passe en t8, et donc en V2, vécu dont l'activité est de me rapporter à V1 pour le décrire, donc V2 est un vécu d'explicitation). V1 désigne plus spécifiquement le moment où je suis dans la seconde partie du morceau (reprise transposée du thème initial), où je regarde mes doigts se déplacer, appuyer sur les touches tout en écoutant le son produit et en même temps il me vient ce sentiment/pensée "c'est incroyable à quel point jouer ce morceau est différent de le jouer par le passé" ou "c'est incroyable à quel point ce morceau est devenu différent pour moi maintenant", et en même temps des flashes de moment de travail du début de l'apprentissage me viennent très en dessous, rapides, aigus comme impression, mais à peine esquissés, des images-sensations, à la fois du lieu où je travaillais, de mon monde intérieur quand je reprenais un passage en l'échouant, en fait si je prend là le temps d'évoquer ce temps ancien d'apprentissage de ce morceau, beaucoup de choses reviennent, qui étaient miroitant dans mon impression de "c'est tellement différent".

Je quitte provisoirement la description de ce moment, pour revenir sur les moments intermédiaires t3, 4, 5.

* Mercredi après midi t3-5

Sur le moment, cette prise de conscience que t2 était un bon vécu de référence pour explorer la valeur de la description proposée par Richir n'a déclenché qu'une prise de conscience d'une possibilité ouverte, et pas plus. Je ne me suis pas mis au travail, pour décrire quoi que ce soit. J'ai continué à jouer de la musique. Et quand j'ai arrêté cette activité, je suis passé à d'autres choses, sans plus m'attarder sur cette proposition de travail qui me dérangeait (allais-je y arriver si je m'y attelais) et qui m'attirait (hum, il y a longtemps que je n'ai pas dessiné un vécu).

Plus tard, t3, dans l'après midi du mercredi, l'idée m'est revenue. Et j'ai commencé à avoir la sensation que c'était une bonne idée, tout en sentant que je pouvais me retrouver coincé, ne sachant pas comment aller plus loin, impuissant à décrire le sens de cette différence entre le morceau actuel et l'ancien. Un peu accroché, un peu inquiet.

Le soir du mercredi t4 des idées me sont venues sur les problèmes méthodologiques que cela allait poser. Car en fait ce n'est pas le V2, le vécu de description de l'expérience de référence V1 qui est important. Si, il est important puisque c'est lui qui va fournir la matière à l'analyse. Mais évaluer l'intérêt, la valeur des catégories descriptives de Richir, ne pourra être fait que lorsque les actes accomplis en V2 seront à leur tour pris comme cible d'une description, c'est-à-dire lors d'un vécu en V3 dans notre jargon cf. le schéma toujours valable que j'ai développé dans (Vermersch, 1996). Puisque en tout V2 (vécu d'explicitation au sens large), il y a entre autre, deux choses différentes : le contenu (noème) de l'explicitation d'une part (c'est-à-dire ce que j'ai

vécu au moment où je me suis fait cette réflexion, le contenu de l'explicitation de V2 est la description de V1, sachant que V1 ne contient jamais sa propre description), et les actes (noèmes) d'explicitation d'autre part (la visée à vide, le remplissement, la recherche de la mise en mot). Pour notre exploration, il s'agit bien de viser les actes d'explicitation de V2 puisque c'est à ce temps là que je vais chercher à élaborer le sens qui m'est apparu en V1. Ces actes seront la matière première pour produire plus tard en V3 l'analyse des étapes de l'explicitation et les rapporter à l'analyse du "sens se faisant".

Dans notre cas V1 est un moment de prise de conscience globale (c'est différent), survenu dans le contexte de l'exécution du morceau. Reste que les V2 t3, t5 ... vont s'étaler dans le temps, dans la "fissure" qui se situe entre la pensée graine "c'est différent" et ... ce à quoi j'aboutirai.

Plus tard encore le mercredi soir (t5) tournent de nombreuses pensées à la fois de crainte de la démarche à venir et d'excitation du plaisir anticipé de cette rédaction descriptive d'auto explicitation phénoménologique. Plein de pensée sur le fait que je ne maîtrise pas tous les arrières plans théoriques de l'auteur et que probablement ma tentative sera incomplète, imparfaite, provisoire etc. Mais dans cette période je ne cherche pas directement poursuivre l'élaboration du sens survenu en t2 / V1, mais je suppose que cette élaboration se poursuit dans la passivité, sous la force agissante de mes motivations, mon intérêt pour ce thème, mon désir de produire quelque chose.

* Vendredi : t7, t8, t9 reprise et poursuite de la description de V1 entrelardés de commentaires méthodologiques.

Je décide donc maintenant vendredi fin de matinée (t8) de reprendre la description de la pensée graine apparue en V1.

Mais auparavant, je dois préciser que depuis vendredi début de matinée (t7) début de cette écriture, bien des éléments de sens me sont déjà apparus plutôt comme des commentaires, à la fois source d'informations et en même temps insatisfaisants relativement à la résonance avec l'idée-graine.

Par exemple, il me revient facilement le temps où pendant que je jouais, les écarts de doigts réclamés par l'exécution de ce morceau, pourtant très faciles, me posaient problème : des moments où les notes répétées de la seconde exposition du thème, étaient attendues comme des embûches redoutables, où le final dans lequel la main droite seule fait le même travail que les deux mains auparavant qui m'était une crucifixion digitale tellement le doigté me paraissait impossible. Je pourrais multiplier les repères liés aux difficultés d'exécution maintenant dépassées, témoignage de changements importants. Mais ce qui m'apparaît intimement c'est qu'à la fois ce sont des différences manifestes, mes mains ont changé, mes doigts sont plus sûrs, les écarts viennent facilement comme une empreinte stable de la

forme du mouvement, les anticipations motrices sont en place, et que pourtant ce n'est pas cela que contenait l'idée graine, cela n'élabore pas le sens de contenu dans l'idée de départ apparue en t2.

La différence est d'un autre ordre, plus ressentie, plus intérieure, et je ne sais comment la décrire !

Certes je sais que beaucoup de mes difficultés digitales étaient liées au fait que lisant la partition, je ne pouvais pas toujours contrôler mes écarts de doigts et du coup j'en mettais à côté. Le fait d'avoir appris par cœur, me permet de contrôler visuellement mes déplacements de main et mes écarts de doigts. De plus, depuis les temps du début mes doigts tombent relativement juste pour des écarts faciles (quintes, tierces, octaves) entre pouce et auriculaire, ou pouce et annulaire, pouce et majeur, ou encore index et auriculaire ou annulaire etc. , ce que les pianistes appellent la "connaissance du clavier". C'est-à-dire, non pas un savoir, mais un savoir-faire basé sur le fait que les mains sont progressivement devenus des instruments calibrés. Mais la différence ne réside pas dans cette facilité actuelle par rapport à la difficulté ancienne, plutôt cette facilité a transformé ma disponibilité à l'écoute de ce que je joue. Ah ! Là, ça chauffe un peu ! La comparaison intérieure avec mon impression de "c'est différent" est plus dans cette direction de disponibilité, je le sens intimement.

Autre différence que je connais et facile à analyser : j'ai appris le morceau par cœur, c'est donc profondément différent par rapport au fait d'être obligé de le déchiffrer (le lire) à chaque exécution. Mais cet apprentissage, non seulement m'a rendu libre de la lecture de la partition, et donc m'a permis une plus grande attention à ce que je joue, mais aussi je n'ai pas pu apprendre la partition sans l'analyser. Pour mémoriser, il m'a fallu structurer le matériel à mémoriser. Pour le structurer, il a fallu impérativement en reconnaître et comprendre la structure, repérer les régularités, les formes répétitives, les changements de tonalité qui conservent la forme rythmique où tout est pareil mais différent etc. tout ce qui me facilite la mémorisation. Bref, dans mon expérience, je ne peux mémoriser qu'en acquérant une bien plus grande intimité avec le morceau que ce que j'en savais au moment où je l'apprenais. Je me rends compte que lorsque je lisais la partition pour pouvoir la jouer, et même au moment où j'avais appris à la jouer correctement (hum) je ne connaissais pas mon morceau, je ne savais pas comment il était fait. Je le fréquentais assidûment par un acharnement à le répéter, mais pour autant je n'aurais pas su raconter comment il était fait, en décrire les parties. Je sais par ailleurs, que pour d'autres morceaux, plus difficiles digitalement, j'ai fait des découvertes qui m'ont époustoufflé quand j'ai voulu les apprendre par cœur. Par exemple que ce qui m'était si difficile n'était que des morceaux de gammes répétées ! Et combien de cas de ce genre n'ais-je pas rencontrés !

Pourtant, je sens à mon appréciation interne de l'idée-graine initiale, que là encore ce n'est pas de cette différence dont j'avais la perception en germe. Là encore, je sens que cela commence à chauffer de plus en plus (je sens que je m'approche de mon but d'élaboration du sens). Intellectuellement, je devine que le sens que je recherche vient des effets induits par l'apprentissage par cœur (connaissance intime du morceau, facilitation digitale, libération en conséquence d'un plus grand espace attentionnel) qui me font ressentir que le morceau est devenu complètement différent, non, juste différent. Mais ce n'est pas encore ce que ma pensée graine contenait. Cela ne résonne pas comme étant tout à fait juste entre ce que j'exprime là et ce que j'ai entr'aperçu en V1.

J'ai besoin de m'arrêter d'écrire, pour me mobiliser silencieusement vers l'impression vécue en t2, (mon vécu de référence V1).

* Reprise de l'après midi du vendredi t9.

L'image qui me vient maintenant t9, c'est une métaphore spatiale : autrefois jouer un morceau, ce morceau aussi, c'était comme suivre un couloir un peu obscur, avec des tas de bifurcations que je n'anticipais pas, que je ne comprenais pas, qui me surprenaient encore et encore, et à l'occasion desquelles je me cognais, faisais des fausses notes, perdait le nord (et le sud, et le reste). J'étais esclave de la partition parce que très mauvais lecteur/ déchiffreur, je n'avais pas le temps de m'occuper de ce que je jouais ayant bien assez à faire avec le fait de le jouer. Maintenant, je suis dans un espace beaucoup plus vaste, je connais le chemin d'avance et ne suis pas surpris par les changements de direction. Quand je joue, les impressions d'antan liées à ce morceau sont encore à l'horizon, et en même temps j'ai tellement plus d'espace intérieur quand je le joue que je goûte la différence. Résultat, c'est le même morceau et c'est totalement différent. C'est fou.

Suis-je satisfait par ce sens qui se dégage de l'image métaphore au regard du sens contenu dans la pensée graine ? Non. Mon élaboration du sens est restée encore trop intellectuelle, il y avait dans la graine, une émotion, un ressenti, qui n'est pas encore exprimé et que je repère en sous-jacent à mon activité d'écriture, pendant que je tâte mentalement mon expérience originelle.

Bref, il faut que je m'arrête vraiment pour pouvoir laisser venir et peut être aller plus loin.

* Samedi matin t10

Depuis hier, j'ai beaucoup repensé par flash co-occurrent à mes activités, à ce que j'avais écrit, et je me suis fait plusieurs critiques. J'ai peur, j'hésite à rejouer le morceau, peur d'effacer, de perdre, de ternir (tiens encore un sens en train de se chercher, quel est le mot juste Pierre-André ?) l'impression ressentie en t2 (cette inquiétude est d'autant plus curieuse que c'est une impression que j'ai spontanément et régulièrement avec ce morceau comme avec les autres. Elle ne risque donc pas de disparaître

tre !). Un peu de soucis méthodologiques. Est-ce que de rejouer le morceau, pendant que j'écris à des fins d'explicitation, n'est pas "compromettant", "invalidant", "inducteur de reconstruction", pour la qualité de ce que je cherche à écrire ? Finalement, j'ai pris mon courage à deux mains (si, si) et j'ai rejoué, il y a un instant, le morceau de musique, avec l'intention d'essayer d'attraper l'impression de différence comme en V1. Du coup je me suis senti guidé, je me trompais sur des choses faciles, et pendant tout le début je n'ai pas eu d'autres impressions que de jouer de façon mécanique. Cela m'a fait la même impression que ce décrit Proust dans le passage du moment où il trempe la madeleine dans la tisane, et où après avoir perçu les prémisses de 'quelque chose' qui venait à sa conscience, il veut délibérément essayer de clarifier ce 'quelque chose' en reprenant une bouchée de madeleine pour réactiver l'impression. Évidemment, cette démarche volontaire et directe ne marche pas, ni pour lui, ni pour moi. Pourtant en continuant à jouer, d'autres impressions reviennent, très faibles, mais que j'apprécie comme étant en résonance avec t2/V1.

* (t10 suite) Je me suis fait des critiques, en me disant que j'avais surtout analysé, décrit ce qui n'était pas la "différence" à partir de la compréhension et de la perception de ce qui est manifestement différent (les effets de l'apprentissage par cœur). Mais, me suis-je reproché, je n'ai pas essayé une description directe de l'instant où la pensée-graine m'est apparue, pendant que je jouais, sans projet d'explicitation.

D'ailleurs quel est l'effet en retour de ces commentaires et analyses ? Essentiellement le sentiment de ne pas avoir nommé, mis en sens, ce qui constitue la pensée-graine telle que je continue à la ressentir. Le travail n'est pas encore accompli. Le fait d'avoir débarrassé le terrain de ce que n'était pas la différence, m'a éclairci les idées, m'a montré que les différences basées sur des progrès techniques étaient probablement des conditions nécessaires de cette "différence", mais ne résonnaient pas avec la pensée-graine elle-même. Ce que je perçois sans savoir le nommer c'est que cette "différence" est plus de l'ordre d'une émotion/cognition, je suis touché par ce morceau d'une manière que je ne vivais pas quand je l'ai appris, et en même temps je le reconnais comme étant le même (les mêmes notes), et pourtant de façon à la fois nette et fugitive (*Nette*, pas de manière stabilisée, mais nette comme un repère assuré, connu, qui peut me servir encore et encore –je le découvre avec cette écriture- de référence stable au test harmonique de résonance entre l'écrit et le senti (c'est étonnant d'avoir une impression nette et pourtant non délimitée, pas floue, mais pas cernée ! *Fugitive*, parce que je ne peux la fixer pour y porter mon attention rétrospective, je ne peux que l'effleurer, si j'essaie de stabiliser mon impression cela fait comme avec une odeur, je la sentais et pfutt je ne la sens plus).

* Samedi (t11 dans la suite de t 10) Je m'arrête d'écrire, je ferme les yeux et me demande de revenir à l'instant où cette pensée-graine m'est apparue. Puis je me mets à écrire ce qui me vient en tapant de manière un peu automatique au clavier, je suis presque tout entier tourné vers l'aperception de mon vécu intime, tout en tapant sur les touches du clavier : Il me revient des impressions sensorielles. Je vois grossièrement mes doigts, sur le clavier, et une impression globale de ma présence physique sur le banc, l'enveloppe de ce que peuvent toucher, atteindre, mes bras, mes jambes. Mes yeux ont en même temps l'illusion de voir la partition (objectivement, elle n'est pas là, devant moi), de la voire comme un brouillard avec des notes, mais illisibles, plutôt comme l'icône ou le symbole de ce morceau en tant que texte imprimé. L'impression qui me vient en décrivant la sensorialité de ce moment, c'est que ce n'est plus le même monde, entre jouer le morceau quand je l'ai appris et maintenant. Maintenant, je ressens une intimité, un monde d'intimité avec ce que je joue, cela fait comme un contraste violent avec l'évocation de la distance, de l'aliénation, que je vivais lors de l'apprentissage et même quand je le jouais avec la partition. Peut-être le mot qui rentre le mieux en résonance avec l'impression-graine, c'est "intimité", * Samedi (t12, dans la suite) Je me suis arrêté d'écrire, et les yeux fermés, en arrière sur mon dossier, je goûte la résonance du mot "intimité", au lieu d'un approfondissement de la résonance, me viennent avec l'appréciation des harmoniques du mot "intimité" ce sont des associations, des commentaires :

Je me dis "intimité" oui, mais avec des colorations émotionnelles positives, du plaisir, de la confiance, de l'amitié (?), le plaisir de l'accord intérieur avec ce que je joue, une certaine épaisseur ou profondeur de ce ressenti, ce n'est pas superficiel, ...

Je me suis arrêté d'écrire, les derniers mots écrits m'ont arraché des larmes, j'ai été profondément touché par ce sens qui m'est apparu. Pour continuer à écrire, je me suis ressaisi, lentement, et chaque association qui vient en écho est comme une réplique sismique qui redéclenche la même émotion, aussi forte, avec un sens corporel comme un puits qui descend directement au centre du plexus solaire (le "sens corporel" comme le nomme Gendlin (Gendlin, 1997; Gendlin, 1984)), comme si les larmes partaient de là, profondément, comme un puits. Il n'y a pas de tristesse dans ces larmes, plutôt un débordement de ressenti, une profondeur cachée, un sens profond qui dépasse l'occasion particulière. Ce qui me vient avec, c'est que l'intimité de ce morceau signifie que la musique que je joue est émotion et me donne de l'émotion, ce que je n'avais pas dans les débuts. Et pourtant j'ai conscience que c'est ce que recherche avant tout dans la musique, dans le fait de la jouer, de choisir les morceaux, c'est l'émotion qu'elle procure, qu'elle réclame (ou que je lui réclame). Et avec cette émotion reconnue, autre

chose qui est relatif au prix que j'ai payé, que j'ai consenti, pour dépasser tous les obstacles d'un apprentissage tardif pour toucher enfin à cela. Le mot "payer" résonne longuement, comme un écho, qui est indissociable de "l'émotion" et relié à "l'intimité".

Je m'arrête d'écrire provisoirement.

Lundi matin, (t13), je note ce temps de reprise de l'écriture comme une nouvelle étape. Mais cela fait trois heures que je relis, corrige l'orthographe, la ponctuation, les formulations. J'ai essayé de ne pas toucher au contenu des matériaux, ce qui est noté est noté. Tout au plus j'ai repris des phrases pour les rendre plus lisibles, dans la mesure où j'écris par moments sans me soucier de la formulation, étant plus occupé de transcrire mon vécu que d'élaborer le texte.

Plusieurs questions se posent à nouveau : suis-je intimement satisfait, satisfait par justesse de la résonance, de la mise en sens que j'ai opéré par rapport à l'impression-graine de V1 ? Le fait d'être entré un peu dans la description de V1 a-t-il modifié en retour cette impression-graine, ou est elle encore constante ? Y a-t-il encore autre chose à décrire de ce moment, une nouvelle couche de sens de cette impression-graine ? Bref, j'ai beaucoup travaillé et réfléchi, et je n'ai donc rien fait. Je veux dire que je n'ai pas avancé à l'endroit aigu de la description plus résonante de V1. J'ai un peu procrastiné, en regardant du coin de l'œil le travail encore à faire, retrouvant une croyance limitante selon laquelle je pourrais difficilement aller plus loin. Et puis d'ailleurs le moment de boucler ce travail pour le mettre dans le numéro 60 d'Expliciter s'approche, aurais-je le temps d'aller jusqu'au bout ? Mardi après-midi (t14), je tourne en rond. J'essaie, pendant que j'attends chez le coiffeur, de me demander de revenir au moment t2 où cette sensation-graine m'est venu. De force. Allez, il n'y a rien à faire, tentons de revenir à ce moment. Ça ne marche pas beaucoup. Pourtant l'expérience est là comme un halo qui m'entoure et qui ne donne pas de prise directe à la pensée.

* Mercredi 11/05 (t15)

Plus indirectement, le produit de cette tentative volontaire est là en moi, il ne s'est pas passé rien, elle a suscité un mélange d'impressions qui m'apparaît aujourd'hui (t15 mercredi), comme un parfum, comme une lumière d'ambiance, présente, mais sans poignées conceptuelles pour l'attraper. Un peu comme de tourner la tête pour voir une étoile en vision périphérique. J'essaie trop fort, trop raide, l'impression n'est accessible que par effleurement sans but, par douceur. Ce que je découvre alors, est plus de l'ordre d'un sentiment d'identité de celui qui perçoit ces impressions, un sentiment caractérisé par une grande sensibilité aux couleurs du monde, une identité d'enfant, de regard naïf, enfin non, pas de regard, plutôt de sensations/visions, de res-senti/lumière, de la réception/accueil des impres-

sions du monde. Je me rends compte que plus je cherche à chanter/dessiner l'impression graine de V1 et plus je creuse vers moi, l'approfondissement ne se fait pas vers le morceau de musique mais vers la relation à lui, et donc à ce qui en moi peut l'accueillir ainsi.

Éléments d'analyse de ces étapes de description au regard du schéma de Richir relatif au "sens se faisant".

Lundi 16 mai. Manifestement je ne vais pas avoir le temps de poursuivre la description entamée dans les pages précédentes d'ici le moment de mise en page pour le numéro 60 d'Expliciter. Pour autant, je garde en moi une insatisfaction de ne pas avoir encore exprimé complètement le sens dont j'ai eu "l'idée" en V1. Je conserve en moi l'aperception diffuse et nette de l'expérience de référence, tout ce que j'ai exprimé est encore imparfait dans sa résonance. J'aimerais poursuivre cette élaboration descriptive dans l'avenir et peut être avoir l'occasion de comparer cette description à des tentatives faites par d'autres si certains d'entre vous sont tentés par cette direction d'expérience.

Je ne vais pas pouvoir produire l'analyse que je souhaite faire, pour les mêmes raisons d'agenda. Je voudrais plutôt énoncer les questions qui se posent, peut-être pourrions-nous en élaborer les éléments de réponse à partir de votre propre lecture des matériaux et de la reprise que j'en aurais fait d'ici le 6 juin.

Le premier pas méthodologique est de se déprendre du thème du vécu lui-même. Il faut suspendre notre intérêt pour ce qui est l'expérience de jouer un morceau de musique à différentes étapes de son assimilation. L'objectif de cet article, de ce travail, n'est pas de faire une analyse de l'expérience du rapport à un morceau de musique. Décrire cette expérience, au regard du travail psycho phénoménologique n'est qu'un exemple, un cas exemplaire pour étudier les étapes de l'élaboration d'un "sens se faisant" et déterminer si le "modèle" temporel de Richir est utile, adéquat, problématique etc.

Entendons-nous, pour moi en tant que personne, élaborer ce sens a été, est, une expérience forte, mais ce n'est pas l'objet de mon activité de chercheur. C'est l'objet de mon activité d'informateur pour le chercheur que je suis. C'est la cohérence de la recherche suivant un point de vue en première personne.

* Première question de recherche : suis-je bien dans un exemple qui peut rentrer dans le cadre de l'analyse faite par Richir ? Apparemment la réponse est simple et positive. J'ai bien eu l'expérience d'une "idée" dont l'expression n'était pas accomplie, et la recherche de sa mise en mots, a produit une expérience d'élaboration de sens, même si je la perçois encore à ce jour comme inachevée, incomplète.

Oui, mais quel est le statut, les particularités de cet exemple qui pourrait en relativiser la dimension exemplaire ? Je suis peut-être dans un cas particulier, celui d'une expérience esthétique/émotionnelle, par rapport à une expérience plus orientée

cognitivement ou plus ancrée dans la motricité ? Cela peut-il moduler l'analyse ? L'empêcher d'être étendue à d'autres types d'expériences ? Je ne sais pas répondre pour le moment, par manque de recul et de comparaison, mais il me semble que c'est une bonne précaution que de conserver le souci de la possibilité de relativiser ce qui s'est passé à l'aune d'un type d'expérience particulier. Ce vécu de recherche de "mise en sens" est aussi particulier par sa durée. Il ne se déroule pas suivant l'échelle temporelle de l'élaboration d'une phrase, la recherche d'un mot, tout cela s'inscrivant dans l'échelle de la minute ou au pire de l'heure, mais là il y a une élaboration qui se déroule sur des jours et va se poursuivre sur des semaines. Est-ce comparable ?

Par ailleurs, cette expérience de sens se faisant, s'est déroulée sous la supervision ortho-psychologique (cf. Bachelard) du chercheur qui la conduit, et qui surveille les activités de l'informateur qu'il est. Du coup, cette description est criblée de commentaires réflexifs qui surplombent la description elle-même. Non seulement, il y a des revirements du présent comme avenir juste accompli (le présent comme le juste passé de ce qui était projeté), des revirements de ce présent tourné vers l'encore à-venir vers le présent tourné vers le passé, mais de plus il y a un revirement de l'activité de description, à l'activité d'appréciation, de contrôle, de description de cette activité de description.

Plus encore, cette description est entachée dès le départ du projet de produire un travail phénoménologique. Cette dimension réflexive et même sur-réflexive n'est-elle pas à même d'entacher la valeur de la description elle-même ? Dans le sens où elle n'est pas l'expérience élémentaire de la recherche du sens se faisant ? N'est-on pas dans les difficultés inhérentes à toutes recherches phénoménologiques basées sur une expérience provoquée, dans laquelle la réflexivité préalable modifie la réflexivité que l'on cherche à établir, à découvrir, à décrire ? Plus précisément, l'acte de "faire un sens" est-il toujours un acte réflexivement conscient ? Si non, nous ne pourrions le décrire que comme expérience invoquée, après coup, l'expérience elle-même ne s'étant pas déroulée de manière réflexivement consciente ?

* Seconde question : le cours d'expérience du fait de chercher à décrire l'expérience de référence illustre-t-il le schéma temporel ? Plus précisément, qu'en est-il des anticipations / rétroactions, des revirements, de la fissure ? Les réponses à cette seconde question devraient être précédées de la reprise de mon protocole, pour recenser systématiquement ce qu'il contient comme information. Je vais donc simplement esquissé des réponses sans avoir fait tout le travail qu'il serait nécessaire d'accomplir au préalable.

/ L'idée-graine ne provoque pas une extension vers la recherche de son sens automatiquement, pour qu'il en soit ainsi il faut que je pose des actes, que je sois motivé. Je peux concevoir qu'un tel travail se

déclenche assez spontanément dans une activité d'écriture suivie (comme je suis en train de le faire quand j'écris ce texte), mais en ce qui concerne cet exemple ce n'est pas le cas. Je sais bien que cette idée-graine n'est pas neuve, je l'ai déjà rencontrée à plusieurs reprises ces derniers mois, à propos de ce morceau, mais aussi de tous ceux que j'ai appris par cœur. Mais à chaque fois, j'ai été intéressé, j'ai perçu son originalité, sa saveur, peut-être du coin de l'attention (comme on dit du coin de l'œil) ai-je senti qu'il y avait là du potentiel, mais je ne suis jamais allé plus loin. Pire, j'ai toujours senti une inhibition à tenter d'aller plus loin. Inhibition que j'ai déjà décrite sur le mode de l'incertitude à être capable d'aller plus loin, et un peu de paresse à percevoir qu'il faudrait un gros effort pour aller plus loin (ce en quoi je pressentais juste !) Combien d'idées-graines sont elles restées à l'état de graines, puis, je suppose, de graine au niveau d'activité zéro (ce qui n'est pas rien, rappelez-vous le modèle de l'évolution des rétentions). Bref, dans les fonctionnalités que requiert l'activité de "mise en sens" il faut une détermination, une motivation à l'accomplir. Même si toute idée-graine est porteuse d'une dynamique d'avenir et d'expression, encore faut-il qu'elle fasse l'objet d'une saisie finalisée vers ce but. Et là, on peut voir que ce qui est absent du passage que j'ai présenté et sur lequel je m'appuis c'est que la centration sur la temporalité, esquive la description des actes de mise en sens, comme si cette opération n'était portée que par la dynamique de la passivité. C'est-à-dire des actes qui se dérouleraient sans ma détermination à chercher à les lancer, les accomplir, les surveiller, en apprécier les résultats intermédiaires accessibles et le caractère plus ou moins achevé des terminus non terminal.

// Une fois l'idée-graine apparue et saisie de l'intention d'en exprimer le sens, et cet aspect là est indéniable dans mon vécu. Une fois la motivation psycho phénoménologique ayant réveillée l'intérêt de chercher à développer cette graine (il est quand même étonnant, que je ne l'ai pas fait juste pour moi, et qu'il m'ait fallu une motivation épistémique pour prendre le temps de rencontrer quelque chose d'aussi intéressant pour moi), il est évident que cette graine contient un pro-jet, qu'elle a un a-venir, qu'elle ouvre à une dimension temporelle d'avenir, de remplissement. De ce point de vue le modèle paraît juste. Mais à nouveau, comment ce projet va-t-il s'instrumenter ? De manière directe ? (Voyons, qu'est-ce que je veux dire ? ... ah voilà !). De manière indirecte ? (A quoi ça me fait penser ? Qu'est-ce que cela n'est pas ?) Comment faire ? Comment me disposer pour produire une première expression, une première mise en mots ? Si le sens est à faire, c'est que je ne l'ai pas ! Pourquoi l'aurais-je plus le futur puisque je ne l'ai pas maintenant ?

Rester avec cette énigme. Persévérer dans la visée, dans le désir d'un remplissement aussi bien signitif (je cherche des mots) que sensible (d'autres intui-

tions, images, associations). Ecrire ce qui vient, sur la valeur de ce qui vient, écrire sur le fait que cela ne vient pas en espérant que cela amorcera la pompe à mots ! Juste continuer à écrire comme mode de visée du sens à faire ?

/// Il est bien vrai que dès que la première expression est mise au monde ou même en même temps qu'elle apparaît, la pensée compare, non, pas la pensée mais la pesée, l'écoute de la résonance à l'harmonie, à la fidélité de ce qui émane de l'idée-graine. Il y a bien là un revirement, c'est-à-dire un changement de la direction de la visée attentionnelle. Mais pas forcément d'une manière aussi dramatiquement instantanée que le décrit Richir. Il y a là manifestation différents tempos de circulation de la visée comparative vers le passé de la graine, à la visée de remplissement vers l'avenir de la graine. En particulier, avec l'écriture, le rythme du revirement suit, anticipe, précède, mais en tous les cas s'articule avec les contraintes de la matérialisation de l'inscription en signes.

//// Je prend mieux conscience de ce que veut dire Richir par l'image de la fissure qui s'ouvre entre le passé de la graine et le futur encore à venir, mais visé de façon persistante. Tant que la persévérance de la visée de sens se poursuit il y a bien là un entre-deux, qui ouvre à la comparaison, qui permet la mise en relation de l'expérience pleine dans son mode de l'idée-graine et l'expérience partielle, inachevée du remplissement partiel de chaque nouvelle expression.

J'ai bien eu conscience, et cela me semble documenté dans ma description, de ces multiples revirements et de cette ouverture persistante (tant que je ne renonce pas à aller plus loin, du fait de mon insatisfaction renouvelée).

* Troisième question : qu'est devenue "l'idée-graine" au fur et à mesure de son déploiement en expression verbale ? S'est-elle modifiée ? Est-elle encore dans sa force de graine ?

Ce qui me surprend beaucoup dans cette expérience c'est la stabilité de la référence intime que constitue le "souvenir" de l'expérience de la graine ? Je m'attendais à ce qu'elle s'atténue en force, en vivacité. Qu'elle devienne confuse à force d'être consultée. Qu'elle perde sa forme de netteté si particulière, qui fait que si ce que j'exprime ne résonne pas alors l'inadéquation est patente ? Probablement faudra-t-il comparer des expériences entre nous, essayer de manipuler cette graine pour voir si on peut en modifier la force référentielle ? Peut-être aussi, cette stabilité est-elle due au fait que je ne suis pas encore allé au bout du remplissement selon mon critère intime ?

* Quatrième question : y a-t-il des aspects de mon expérience de chercher à "faire un sens" qui ne sont pas présents dans le schéma ? Ou contradictoires à ce schéma ?

Ce qui apparaît à cette heure, ce ne sont pas des contradictions, mais plutôt des insuffisances. Mais comme je sais qu'il existe de

nombreux autres textes qui permettraient de dépasser ces insuffisances il me faut reporter cette discussion à de futures analyses. Au-delà du schéma temporel proposé par Richir, il est clair que ne sont pas abordés les actes mêmes de l'élaboration du sens, ni les conditions fonctionnelles, ni les motivations. Il est aussi clair que l'analyse commence avec l'apparition de la graine, mais qu'il est nécessaire de la pousser vers ce qui détermine la forme, la couleur, la vibration de cette graine, et là nous sommes de nouveaux tournés vers toutes les analyses de la passivité telles que l'auteur cherche à les étendre au-delà de Husserl.

. J'ai cependant noté (en écho avec la lecture d'autres textes de cet auteur) quelques petites indications sur mon activité dans l'élaboration du sens. J'ai été très sensible à l'importance et à la multiplicité des entre-aperceptions, des "clignotements" de toute sortes de souvenirs, images, associations, reprises. Au-delà de ce que j'ai écrit, pendant les moments où je n'écrivais pas, j'ai fugitivement aperçu une foule de pensées intercurrentes. Je dis "pensées" pour faire simple, mais c'était plutôt ce que Richir appelle des "lambeaux de sens" m'apparaissant comme des paroles intérieures, des sensations, des images, des flashes de souvenirs, des climats de passés, des fantômes d'images etc.

. J'ai découvert comme jamais auparavant, l'importance d'une délicatesse du touché attentionnel, du touché de la visée réfléchissante, du respect de son cheminement imprévisible et tortueux, du caractère farouche de ce qui est visé. Est-ce le propre de l'auto-explicitation ? Est-ce lié à la subtilité de ce que je cherche à expliciter, les phénomènes de sens demandent-ils une approche différente de l'entretien d'explicitation classique ? Par exemple ce pourrait être métaphoriquement décrit comme la différence entre chercher à saisir les contours d'un modèle quand on le dessine, et produire le volume (et ainsi indirectement les contours) par les seules valeurs plus ou moins obscures.

* Cinquième question : quels sont les avancées et problèmes méthodologiques rencontrés ?

Qu'en pensez-vous ?

Gendlin, E. 1997. Experiencing and the Creation of Meaning. Evanston: Northwestern University Press.
Gendlin, E. T. 1984. Focusing au centre de soi. Québec: Le Jour éditeur.
Vermersch, P. 1996. Problèmes de validation des analyses psycho-phénoménologiques. Explicititer(14): 1-12.
Vermersch, P. 2003. Psychophénoménologie de la réduction. Alter(11): 1-19.